

ALEKSANDRA KOMANDERA

Université de Silésie à Katowice, Faculté des sciences humaines

aleksandra.komandera@us.edu.pl

ORCID : 0000-0002-1344-2081

Rivalité et solidarité dans l'escalade en haute montagne : récits de montagne sur l'expédition française à l'Annapurna de 1950

Rivalry and Solidarity in the Hight Mountain Climbing: Mountaineering Stories about the 1950 French Annapurna Expedition

Abstract

This article explores the themes of rivalry and solidarity within the context of the 1950 French Annapurna expedition. Through a comparative analysis of four mountaineering accounts – Maurice Herzog's *Annapurna: The First Conquest of an 8000-Metre Peak*, Louis Lachenal's *Carnets du vertige*, Lionel Terray's *Conquistadors of the Useless*, and Gaston Rébuffat's *La montagne est mon domaine*, all written by members of the expedition – the study examines how rivalry and solidarity were integral to the experience. These themes non only shaped the dynamics within the team but also influenced their struggle against the hostile Himalayan environment and their personal battles to overcome physical and mental limits. Additionally, the article addresses the broader context of rivalry in the 20th-century exploration of the Himalaya and Karakorum, as well as the controversies and polemics that later emerged surrounding the French expedition.

Keywords: rivalry, solidarity, Annapurna, 1950, Herzog, Lachenal, Terray, Rébuffat

Mots clés : rivalité, solidarité, Annapurna, 1950, Herzog, Lachenal, Terray, Rébuffat

La rivalité sportive et l'escalade en haute montagne

La rivalité sportive est un phénomène qui peut être analysé sous des perspectives très variées, depuis les interactions personnelles entre des sportifs jusqu'aux dynamiques plus complexes englobant des

questions sociales, culturelles ou politiques. Les recherches menées sur ce sujet reflètent la richesse d'approches méthodologiques qui permettent d'aborder ses aspects variés¹. La rivalité sportive peut également s'étendre aux interactions entre des supporteurs ou se rattacher aux problèmes du racisme, de la discrimination, du virilisme et de l'hégémonie masculine, comme en témoignent les publications du sociologue Patrick Mignon et de l'anthropologue du sport Philippe Liotard². Pour ce qui est de la rivalité dans l'escalade en haute montagne à l'ère de la conquête des sommets les plus élevés du monde, qui est le cadre temporel de cette étude, elle était souvent liée à la course des pays pour atteindre les cimes encore vierges. Dans cette perspective, on accordait la priorité à des valeurs telles que l'héroïsme des alpinistes et la grandeur de leurs exploits, tout en évitant de parler des tensions qui pouvaient exister entre les membres des expéditions. Telle était l'image propagée par le texte considéré généralement comme récit officiel de l'expédition française de 1950³ dans l'Himalaya, *Annapurna, premier 8000* (1951), rédigé par le chef de l'expédition Maurice Herzog. La même perspective se retrouve dans les *Carnets du vertige* (1956) de Louis Lachenal, qui a formé avec Maurice Herzog la cordée victorieuse lors de l'ascension de l'Annapurna. Le texte de Lachenal, publié quelques mois après sa mort tragique lors d'une escalade, a en fait été écrit par Gérard Herzog, le frère de Maurice, qui avait auparavant corrigé la relation dictée par ce dernier, lequel s'était lui-même basé sur le journal de bord de Marcel Ichac, le journal personnel de Louis Lachenal et d'autres informations fournies par les autres membres de l'équipe. Le livre *Carnets du vertige*, qui contient le « Journal de bord de Louis Lachenal » et porte sur sa couverture le nom de l'alpiniste à côté de celui de Gérard Herzog, est rédigé dans la même tonalité mythologisée. Quand, en 1961, paraît l'ouvrage *Les Conquérants de l'inutile* de Lionel Terray, le passage concernant l'Annapurna conserve la même orientation et le même coloris que les deux textes précédents, bien que Terray accentue le rôle des Sherpas dans le succès des Français. Gaston Rébuffat, autre membre de l'expédition française de 1950, propose sa perspective personnelle de la conquête de l'Annapurna dans plusieurs textes réunis plus tard dans *La montagne est mon domaine* (1994)⁴.

En nous appuyant sur ces quatre récits de montagne, qui décrivent plus ou moins en détail l'expédition française de 1950 sur l'Annapurna, nous visons à examiner les aspects de la rivalité sous plusieurs angles : comme enjeu principal de la concurrence géopolitique après la Seconde Guerre mondiale, comme facteur déterminant des relations humaines dans un environnement extrême, comme incarnation de la lutte de l'homme avec, d'une part, les forces de la nature, et de l'autre, ses propres

-
- 1 Nous évoquons à titre d'exemple les publications suivantes : Bernard Jeu, *Le sport, la mort, la violence*, Presses universitaires de Septentrion, 1972 ; Jean-Marie Brohm, *Sociologie politique du sport*, Presses universitaires de Nancy, 1976.
 - 2 Voir par exemple : Patrick Mignon, *La passion du sport*, Paris : Odile Jacob, 1998 ; l'ouvrage collectif sous la direction de Philippe Tétart, *L'histoire du sport en France : de la Libération à nos jours*, Paris : Vuibert, 2007 ; Philippe Liotard, Suzanne Laberge et Joël Monzée, « L'éthique du sport en débat : dopage, violence, spectacle. » [Dans :] *Éthique publique*, vol. 7, n°2, Montréal : Éditions Liber, 2005, 176 p. ; Philippe Liotard et Thierry Terret, *Excellence féminine et masculinité hégémonique*, Sport et genre, vol. 2, Paris : L'Harmattan, 2006.
 - 3 Les membres de l'expédition de 1950 sont Maurice Herzog (chef), Louis Lachenal, Lionel Terray, Gaston Rébuffat, Marcel Ichac (cinéaste), Marcel Schatz, Jean Couzy, Jacques Oudot (médecin) et Francis de Noyelle (diplomate).
 - 4 *La montagne est mon domaine* est une sélection d'écrits de Gaston Rébuffat effectuée par sa femme Françoise Rébuffat. Les passages concernant l'expédition de l'Annapurna proviennent des publications suivantes : « L'Himalaya » : *Réforme*, 19 juillet 1952 ; « Les montagnes du rêve » : *Du mont Blanc à l'Himalaya*, Grenoble, Arthaud, 1954 ; « Louis Lachenal, 25 novembre 1955 » : *Le Monde*, 1^{er} décembre 1955.

faiblesses et limites. Afin d'atteindre notre objectif, nous adopterons une perspective critique s'appuyant sur les approches thématique, historique et socioculturelle.

La rivalité internationale : le contexte sociopolitique des récits de montagne

Si la rivalité entre alpinistes peut s'expliquer en partie comme élément inhérent à toute activité sportive de compétition ou comme ambition de dépassement de soi-même – un trait de caractère fréquent dans ce groupe de sportifs – comme désir d'être le meilleur, de gravir les sommets les plus hauts ou de s'attaquer aux voies les plus difficiles, parfois en hivernale ou en solitaire, elle doit aussi être replacée dans le contexte plus large de la situation sociopolitique de l'époque. L'appel des plus hautes cimes encore vierges qui animait les Français à ce moment de l'histoire où ils cherchaient à restaurer leur sentiment de grandeur nationale exigeait que la rivalité entre partenaires de cordée s'incline devant la solidarité de tous les membres de l'expédition, condition indispensable pour assurer à la France une éclatante victoire, tant historique que symbolique.

Pour approfondir ce contexte, remontons un peu en arrière, à l'époque où l'alpinisme était considéré avant tout comme un terrain de conquête et comme un enjeu d'intérêt national. Pendant plus de cinquante ans, les sommets de 8000 mètres sont restés invaincus malgré de nombreuses tentatives. Mythologisées d'abord par les géographes puis par les alpinistes revenus des premières expéditions dans l'Himalaya, les cimes de 8000 mètres deviennent un véritable défi et une occasion idéale de satisfaire des ambitions nationales. Cette rivalité sportive entre les divers pays peut être saisie comme un écho des guerres de la première moitié du XX^e siècle ou une incarnation moderne des anciennes conquêtes coloniales. Georges Orwell disait en 1945 que « le sport [...] ce n'est plus qu'une guerre sans coups de feu » (<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/culturesmonde/le-sport-c-est-la-guerre-les-fusils-en-moins-g-orwell-1945-2-4-la-guerre-un-sport-comme-les-autres-7282852> [consulté le 04/09/2024])⁵. Et pour la France, les victoires sur ces sommets représentaient un enjeu majeur, parce que son rôle dans l'histoire de la conquête des montagnes les plus hautes et les plus difficiles restait mineur : elle n'avait organisé qu'une seule expédition, en 1936 dans le Karakoram, menée par Henry de Ségogne, qui avait atteint les 6800 mètres. La situation se présentait différemment pour d'autres pays européens à la tradition alpiniste bien établie, et même pour les États-Unis. Ce sont les statistiques – mais aussi le fait que l'alpinisme français s'était considérablement développé depuis, comptant désormais dans ses rangs d'excellents grimpeurs qui avaient répété toutes les grandes voies de montagne ouvertes par les Autrichiens, les Allemands et les Italiens – qui ont amené Lucien Devies, ancien alpiniste et principal dirigeant des associations de montagne après la guerre, à organiser une deuxième expédition française dans l'Himalaya. Dans son livre *Les Conquérants de l'inutile*, Lionel Terray évoque ce grand organisateur : « Ne pouvant plus réaliser

5 Georges Orwell s'exprimait alors à propos de la tournée du Dynamo de Moscou en Grande-Bretagne : « À un certain niveau, le sport n'a plus rien à voir avec le fair-play. Il met en jeu la haine, la jalousie, la forfanterie, le mépris de toutes les règles et le plaisir sadique que procure le spectacle de la violence : en d'autres termes, ce n'est plus qu'une guerre sans coups de feu. » Cf. G. Orwell, « The Sporting Spirit. » [Dans :] *Tribune*, 14 décembre 1945 : « Serious sport has nothing to do with fair play. It is bound up with hatred, jealousy, boastfulness, disregard for all rules and sadistic pleasure in witnessing violence: in other words it is war minus the shooting; » <https://www.orwellfoundation.com/the-orwell-foundation/orwell/essays-and-other-works/the-sporting-spirit/> (consulté le 04/09/2024).

lui-même tous les projets et les rêves de jeunesse, dans un esprit altruiste, Devies s'était efforcé de les rendre possibles aux autres ; il avait reporté son exceptionnelle capacité d'enthousiasme et son formidable dynamisme sur un effort d'expansion générale de l'alpinisme français » (Terray [1961] 2017 : 290). Cette expédition s'inscrira dans ce que l'on appelle « l'âge d'or de l'alpinisme français » (Frison-Roche, Jouty [1996] 2017 : 241).

L'importance de la conquête française est indéniable : pour la première fois dans l'histoire de l'alpinisme, l'homme passe le cap mythique des 8000 mètres et, de plus, il le fait sans aucune connaissance préalable de la montagne. Ce succès des Français rappelle la théorie du conflit de Georg Simmel, qui accorde à cette forme indirecte de conflit qu'est la concurrence des effets constructifs : dans la concurrence, « un homme se bat contre un autre, certes, mais pour un troisième » (Simmel [1908 ; 1992 pour la trad. française] 2003 : 80). Pour paraphraser ces propos, cette rivalité entre les nations sur le territoire du Karakoram et de l'Himalaya aura été bénéfique à l'humanité et « fertile en enseignements » (Frison-Roche, Jouty [1996] 2017 : 244).

Rivalité et solidarité comme dialectique fondamentale dans le récit de montagne

Dans son livre *Annapurna, premier 8000*, oscillant entre compte rendu d'expédition, récit alpin et autobiographie romancée, Maurice Herzog présente l'ascension de l'Annapurna comme une victoire de toute l'équipe et donne son témoignage au nom de tous les membres de l'expédition. Le fil conducteur du récit, et de l'expédition, se résume au mot « idéal », que Maurice Herzog explique ainsi : « Au départ, chacun sait que rien ne lui appartient, et qu'il ne doit rien attendre lors du retour. Un idéal très pur est le seul mobile de ces hommes » (Herzog [1951] 2010 : 24). Lucien Devies, le président du Comité de l'expédition de 1950, est conscient que pour réaliser cet idéal, les membres de l'expédition doivent former un groupe uni, complémentaire et lié par sa solidarité, condition *sine qua non* de la réussite. C'est pourquoi il désigne Maurice Herzog comme chef de l'expédition, un choix discuté à l'époque et critiqué dans les années qui ont suivi. Lionel Terray a défendu cette décision en 1961, en montrant sa justesse sur différents plans :

Il [Herzog] était excellent glaciériste et disposait d'une résistance et d'une vigueur physique exceptionnelles. [...] officier de réserve, homme d'affaires, il avait une formation intellectuelle, une habitude du commandement, de l'organisation et des responsabilités qui le désignaient tout particulièrement pour remplir les fonctions de chef d'équipe. De plus, excellent camarade, d'un caractère souple et affable, on pouvait pressentir qu'il réussirait à imposer son autorité à des garçons aux personnalités très marquées qu'un chef trop autoritaire n'aurait pas manqué de braquer.
(Terray [1961] 2017 : 296)

Le récit d'Herzog offre l'image d'une équipe solidaire, animée par le même idéal, avec un chef charismatique, pendant les premières explorations du Dhaulagiri et de l'Annapurna, puis au moment de la descente du sommet et du retour. En fait, exposés à un environnement extrême qui pèse sur les relations humaines, les alpinistes découvrent rapidement l'inefficacité des actes individuels et que l'himalayisme suppose un travail commun. Lionel Terray a souligné l'importance de cet esprit d'équipe :

Sur les grands sommets, l'homme isolé est réduit à l'impuissance ; sa capacité à s'intégrer à un effort collectif est beaucoup plus importante que sa virtuosité technique et même ses moyens physiques. On conçoit aisément que, dans ces conditions, les qualités humaines de chacun des protagonistes jouent un rôle essentiel. Dans l'air raréfié des hautes altitudes, lorsque la fatigue, le danger, le froid, le vent poussent l'homme à la limite de sa résistance et de son courage, le meilleur devient irritable. Dans ces conditions de bête traquée, la nature profonde se révèle, les travers s'accusent dans des proportions effarantes. L'égoïsme, l'irritabilité, tous les défauts de caractère très marqués sont des causes de discorde et partant d'inefficacité, et on a vu des expéditions paralysées par les dissensions de leurs membres. (Terray [1961] 2017 : 294–295)

Cet alpiniste en donne une illustration concrète lorsqu'il parle de son dilemme, au moment où il se rend compte que ses camarades n'ont pas transporté au camp IV des vivres et le matériel nécessaire, ce qui risque de perturber toute l'ascension. Conscient des conséquences de cette situation, il hésite de remédier à cette erreur car ce geste désintéressé peut le priver de la chance d'aller au sommet : « [...] personne ne me le reprochera jamais [...] Mais il me semble qu'en descendant je faillirais à mon devoir, je travaillerais contre ce que je crois être l'intérêt général de l'équipe » (Terray [1961] 2017 : 354). Motivé par la cause commune, il décide de remplir la tâche qui ne lui avait pas été assignée.

L'esprit d'équipe prend la forme de la solidarité de la cordée lorsque Louis Lachenal décide de suivre Maurice Herzog dans l'assaut final de l'Annapurna. Dans son livre *Annapurna. Cinquant'anni di un Ottomila*⁶, Reinhold Messner décrit cette cordée. Selon lui, Maurice Herzog et Louis Lachenal se complétaient à merveille, mais ils différaient totalement sur la question du risque : contrairement à Herzog, Lachenal n'aurait jamais risqué sa vie pour le succès (Messner [2000] 2001 : 25). En fait, dans son récit, Herzog montre un Lachenal horrifié par l'idée d'être amputé des pieds, ce qui l'incite à suggérer le recul au moment de l'assaut : « On risque de se geler les pieds !... Crois-tu que cela vaille le coup ? [...] Si je retourne, qu'est-ce que tu fais ? » (Herzog [1951] 2010 : 241, 242). Herzog se déclare, par contre, prêt à remplir la mission à tout prix, ce qui sera plus tard perçu comme une ambition excessive :

En un éclair, un monde d'images défile dans ma tête : les journées de marche sous la chaleur torride, les rudes escalades, les efforts exceptionnels déployés par tous pour assiéger la montagne, l'héroïsme quotidien de mes camarades pour installer, aménager les camps... [...] Dans une heure, deux peut-être... tout sera gagné ! Et il faudrait renoncer ? C'est impossible. Mon être tout entier refuse. Je suis décidé, absolument décidé ! Aujourd'hui, nous consacrons un idéal. Rien n'est assez grand. [...] Je continuerai seul ! (Herzog [1951] 2010 : 242)

Dans le texte de Lionel Terray, la décision finale des alpinistes est jugée défavorablement au moment des retrouvailles, au vu de l'état dans lequel ils sont rentrés : « Certes, l'Annapurna est vaincu, le premier sommet de 8000 mètres est atteint. Mais à quel prix ? Moi, qui étais prêt à donner ma vie pour cette conquête, je ne puis m'empêcher de penser un instant que c'est payer trop cher » (Terray [1961] 2017 : 361). Toutefois, cette première perception négative du drame vécu par les conquérants cède à une vision plus idéaliste : « Grâce à l'effort désespéré de ces deux héros, des années de rêves et de préparation connaissaient enfin leur aboutissement. Le travail formidable de ceux qui, à la gloire de notre pays et pour un pur idéal, avaient rendu possible cette conquête symbolique, n'avait pas été vain. [...] Grâce

6 Le livre est publié aux éditions Vivalda à Turin. À notre connaissance, il n'a pas été traduit en français. La référence se rapporte à la traduction polonaise : *Pięćdziesiąt lat wypraw w stronę śmierci*, Warszawa : Warszawskie Wydawnictwo Literackie MUZA SA, 2001.

à eux, notre race si décriée avait donné au monde le plus bel exemple de ses vertus immortelles » (Terray [1961] 2017 : 362). Le sentiment national semble faire ici écho à la devise adoptée en 1903 par le Club alpin français : « Pour la patrie, par la montagne ». Par ailleurs, Dominique Lejeune observe que « l'alpinisme [français] est marqué par un profond patriotisme » (https://www.persee.fr/doc/rga_0035-1121_1976_num_64_4_2063 [consulté le 16/09/2024]). On ne s'étonne donc pas qu'il en soit de même dans le récit de Gaston Rébuffat, *La montagne est mon domaine*, où le lecteur retrouve la même joie commune, l'immense bonheur, le travail collectif de tous qui ont contribué à la victoire sur l'Annapurna. Fidèle à l'esprit d'équipe, Rébuffat efface impérieusement son désir d'aller au sommet : « Ils ont atteint la cime, c'est comme si toute l'équipe y était montée, voilà l'important » (Rébuffat [1994] 2021 : 152).

Précisons aussi que si, en définitive, l'histoire fait de Maurice Herzog un alpiniste intrépide, un organisateur doué, un chef responsable et plein de dévouement, son mythe naît à la suite d'un concours de circonstances. D'abord, la photo de Louis Lachenal au sommet de l'Annapurna étant floue et « sans héroïsme », les journaux multiplient celle de Maurice Herzog, debout, brandissant le drapeau français accroché à son piolet. Ensuite, les ambitions nationales et morales ainsi que l'air du temps, incarnés dans la personne de Lucien Devies, réclament « une histoire, un héros, un message » (Messner [2000] 2001 : 64). C'est pourquoi les *Carnets du vertige*, qui sont en même temps une première biographie de Louis Lachenal rédigée par Gérard Herzog, respectent cet idéal. En outre, l'image de Lachenal véhiculée dans le récit du chef de l'expédition, où son comportement de fou au moment de la descente tragique est rapporté, contribue à la gloire d'Herzog. Toutefois, comme l'a montré Christian Greiling, Louis Lachenal ne restait pas tout à fait dans l'ombre, car il donnait des conférences en France, en Belgique et en Afrique du Nord où il était accueilli « comme une véritable rock-star » (Greiling 2022 : 18). De plus, le passage du livre de Maurice Herzog sur la redescente du sommet reprend essentiellement le compte rendu de Lionel Terray publié en 1950 dans la revue *Alpinisme*. La comparaison des extraits relatant la redescente dans les deux livres bouleverse Christian Greiling : « Comment un tel fait a-t-il pu passer inaperçu jusqu'à aujourd'hui ? » (Greiling 2022 : 22).

Le récit *Annapurna, premier 8000* montre un Louis Lachenal qui, en dépit de sa peur et de sa volonté de faire demi-tour, suit un Herzog aveuglé par son impérieux sentiment de mission à remplir. Mais Lachenal est probablement, lui aussi, pétri d'ambition, comme il le laisse transparaître dans son journal de bord à la date du 31 mai : « Une fois de plus je pars pour ne redescendre qu'après avoir fait le sommet » (Lachenal [1956] 1962 : 197). Sa décision a été considérée par les uns comme une preuve de solidarité et par les autres comme motivée par une prise de conscience du fait que s'il abandonnait le chef dans la zone de la mort, on ne lui pardonnerait jamais. Quoiqu'il en soit, il est incontestable que sans Louis Lachenal, même s'il a pressé Herzog de redescendre du sommet, et sans l'aide apportée d'abord par Gaston Rébuffat et Lionel Terray, puis par d'autres membres de l'équipe, ce succès n'aurait pas eu lieu. En évoquant la descente dramatique dans la tempête, Rébuffat renforce cette image : « [...] notre nouvelle patrie ne s'appelait plus « victoire », mais « fraternité » (Rébuffat [1994] 2021 : 159).

Ce grand succès est dû également aux efforts des Sherpas. Christian Greiling rappelle à ce propos que c'était bien Lucien Devis qui, pour la première fois, avait établi la règle de considérer les Sherpas comme des partenaires, et qu'elle a été rigoureusement suivie par Herzog et son équipe. Herzog a d'ailleurs proposé au Sherpa Ang Tharkey de les accompagner au sommet. Leur gentillesse et leur dévouement reviennent dans tous les récits.

De la rivalité avec les forces de la nature à la rivalité avec soi-même

155

Les récits de montagne qui retracent l'expédition française de 1950 peuvent être lus comme une épopée de la lutte éternelle de l'homme contre les forces de la nature et du dépassement de soi qu'un tel affrontement occasionne. Devant l'immensité de l'Himalaya, les membres de l'expédition découvrent que dans ce combat contre la montagne ils doivent aussi livrer un combat contre eux-mêmes. Tout d'abord, ce sont les distances himalayennes qui désillusionnent l'équipe, et elles sont d'autant plus démotivantes que la seule carte de la région se révèle erronée, ce qui prolonge la reconnaissance du terrain. La montagne est décrite comme un vrai antagoniste, avec ses glaciers, crevasses et séracs, la neige, le vent et la tempête ; mais c'est surtout le froid qui vient à bout de l'homme. Cette fragilité de l'homme en comparaison avec la nature himalayenne est détaillée par Gaston Rébuffat :

Que pèse un homme sur une terre de glace mitoyenne du ciel ? À cette altitude, il n'est plus qu'une volonté qui s'use dans une machine vide. Plus il monte, plus il respire mal ; ses jambes deviennent incapables ou plutôt étrangères, comme si elles ne lui appartenaient plus ; et il devine que l'énergie la plus tenace est limitée dans son action. (Rébuffat [1994] 2021 : 151)

Et en dépit de tout, sans bien le comprendre, les grimpeurs réussissent à tenir : « Nous livrons pas à pas une lutte très serrée dans cet univers gris et chaotique ; et pourtant il ne me déplaît pas de faire, avec énergie et calme, exactement ce qu'il convient, d'extraire de moi-même jusqu'aux plus profondes réserves pour avancer malgré tout, sachant aussi que la moindre imprudence risque de compromettre cette descente si compromise déjà » (Rébuffat [1994] 2021 : 153). Même pris dans les neiges de l'avalanche pendant la descente, lorsque leurs chances de survie diminuent, les grimpeurs ne veulent pas capituler : « Ensevelis sous des mètres cubes de neige nous chavirons, plus traînés, roulés, tantôt dessus tantôt dessous, chacun de nous livre une intense bataille. Du plus profond de nous-même des réserves mystérieuses d'énergies viennent encore à notre secours : surtout ne pas se laisser aller, ne pas abdiquer » (Rébuffat [1994] 2021 : 157). Et si l'on sent cette résistance opiniâtre diminuer, la présence du camarade de cordée motive et réconforte.

Pour décrire la détresse des grimpeurs, Gaston Rébuffat emploie des comparaisons éloquentes, il parle de la vie qui « s'émiette » (Rébuffat [1994] 2021 : 154) ou du sommeil, augure funeste : « Si l'on s'endort on ne lutte plus, et si l'on ne lutte plus on s'endort pour toujours » (Rébuffat [1994] 2021 : 154). Ces descriptions permettent de mieux comprendre certaines attitudes des alpinistes. Dans *Les Conquérants de l'inutile*, Lionel Terray observe pour sa part que les conditions extrêmes sont à l'origine d'un choix cornélien entre l'instinct de survie et la solidarité. Pendant le bivouac forcé dans une crevasse, lors de la descente, son banal sac de couchage le place devant un dilemme éthique : « Brusquement saisi par l'égoïsme animal que retrouve l'homme acculé à la souffrance, je m'introduis prestement dans le sac protecteur. Une douce tiédeur d'édredon m'envahit aussitôt et me plonge dans une voluptueuse béatitude... Tout près de moi, mes camarades, blottis les uns contre les autres, se gèlent en silence. Heureusement, je ne tarde pas à m'apercevoir de mon épouvantable égoïsme [...] » (Terray [1961] 2017 : 366).

La lutte contre soi-même prend enfin un aspect un peu différent pour Maurice Herzog et Louis Lachenal. Elle se réfère cette fois à leur souffrance vécue pendant l'évacuation, quand ils sont transportés sur un traîneau, un cacolet ou à dos de porteur. Ils subissent les affres du transport, des injections dans les artères provoquant des douleurs lancinantes, des amputations d'orteils : « [...] C'est fou ce que j'ai

souffert. Des coups de ciseaux en plein dans la chair vive. Je pleure comme un gosse en criant » (Lachenal [1956] 1962 : 205). Pour Lachenal particulièrement, la terreur du sommet de l'Annapurna prend la forme de cette inconcevable idée de revenir infirme.

Cette image réaliste des grimpeurs réduits à leur douleur, impuissants, moralement abattus, deviendra sujet de controverse et ouvrira un débat sur le prix du succès. Sans diminuer l'importance de leur lutte contre la face sombre de la montagne himalayenne et de leurs efforts pour se dépasser au moment de l'assaut de l'Annapurna et pendant la descente dramatique, une autre vraie bataille, on l'imagine, aura lieu après le retour en France : elle demandera aux vainqueurs de l'Annapurna de faire preuve encore une fois de pugnacité et de résilience lorsqu'ils subiront de nombreuses opérations et retouches chirurgicales et devront continuer à vivre.

En guise de conclusion – les rivalités extratextuelles

Pour conclure cet examen de la rivalité telle qu'elle apparaît dans les récits de l'expédition sur l'Annapurna de 1950, il faut évoquer encore les débats, polémiques et antagonismes que cet exploit remarquable a déchainés.

L'image édulcorée des récits alpins de victoires sur les sommets les plus élevés se ternit avec des œuvres et essais qui démythifient l'escalade de haut niveau et dans lesquels le thème de la rivalité est plus visible et donne matière à une réflexion critique. De fait, quelques publications provoquent une vive controverse autour de l'expédition française de 1950. Rappelons les faits chronologiquement. Quand en 1981, Pierre Minvielle, directeur de la rédaction de la revue *La Montagne et Alpinisme*, fait publier deux avis divergents sur le livre de Maurice Herzog *Les Grandes Aventures de l'Himalaya* (éditions Lattès), il ne peut pas imaginer jusqu'où mènera cette divergence d'opinions. La critique favorable d'Henri Voiron et l'avis très désavantageux d'Yves Ballu, étroitement juxtaposés, suscitent de vives réactions et déclenchent une polémique virulente alimentée par des publications successives : en 1996, la version « non expurgée » de *Carnets du vertige* de Louis Lachenal, intitulée des *Carnets retrouvés du conquérant du premier 8000* », est publiée aux éditions Michel Guérin, sans le nom de Gérard Herzog sur la couverture ; la même année, la biographie de Gaston Rébuffat *Gaston Rébuffat, une vie pour la montagne*, d'Yves Ballu, qui contient un passage concernant l'Annapurna attaquant Maurice Herzog et Lucien Devies, sort aux éditions Hoëbeke ; en 1997, un dossier documenté dont l'auteur, Claude Deck, argumente en faveur du chef de l'expédition de 1950 est publié dans *La Montagne et Alpinisme* ; en 2000, *Une affaire de cordée*, livre de l'Américain David Roberts commandité par Michel Guérin, propulse sur le devant de la scène Louis Lachenal en véritable héros de cette aventure. Un avis opposé à l'idée générale du livre de Roberts est publié par l'alpiniste anglais Henry Day, qui confirme que le sommet a bien été atteint conjointement par Herzog et Lachenal, en juxtaposant la photo d'Herzog et ses propres photos lors de la deuxième ascension à l'Annapurna⁷. L'alpiniste Henri Sigayret, connu pour avoir accompli la deuxième ascension française, expose également dans un article détaillé et minutieux publié sur le site du Groupe de haute montagne des arguments solides et convaincants de la réussite de l'expédition française, met en lumière

7 Il s'agit du dossier « Annapurna Anniversaries » publié dans la revue *Alpine Journal*, 2010. Récupéré de https://www.alpinejournal.org.uk/Contents/Contents_2010-11_files/AJ%202010-11%20179-189%20Day%20Annapurna.pdf le 16/09/2024.

les inconséquences, les insinuations et l'absence de preuves du livre de Roberts. En 2012, Félicité Herzog, la fille de Maurice, publie le texte *Un héros*, dans lequel elle donne sa vision critique de l'histoire de son père, ce qui contribue à mettre à mal la légende de ce dernier.

La récente étude *Annapurna 1950* de l'historien Christian Greiling (Héliopoles 2022), remarquablement documentée, vise à rétablir les faits en s'appuyant sur des documents inédits, et à réfuter les arguments « en vogue », c'est-à-dire s'inscrivant dans la *cancel culture*⁸. Il faut espérer que ce livre apaisera les conflits autour de l'expédition française de l'Annapurna de 1950 ou ouvrira un débat plus constructif sur les défis auxquels les grimpeurs (mais pas seulement eux) sont toujours confrontés : le choix entre soi-même et l'autre, entre la compétition et la complicité, entre la quête d'expérience et la décision de s'arrêter avant la fin. L'examen des récits alpins du corpus met en évidence que la rivalité s'inscrit avant tout dans un contexte plus large, où se jouent les ambitions nationales. Au cœur de l'expédition à l'Annapurna, c'est un tout autre esprit qui prévaut, celui de la solidarité, de l'entraide et de la cohésion du groupe. La rivalité, lorsqu'elle se manifeste, se limite à un défi personnel ou à la confrontation avec un adversaire redoutable : la montagne himalayenne.

Bibliographie

- Frison-Roche, Roger, Sylvain Jouty ([1996] 2017) *Histoire de l'alpinisme*. Paris : Flammarion.
- Greiling, Christian (2022) *Annapurna 1950 : Un exploit français sous le feu de la cancel culture*. Heliopoles.
- Herzog, Maurice ([1951] 2010) *Annapurna, premier 8000*. Paris : Flammarion.
- Lachenal, Louis ([1956] 1962) *Carnets du vertige*. Paris : Union Générale d'Éditions.
- Messner, Reinhold ([2000] 2001) [*Annapurna: 50 Years of Expeditions in the Death Zone*. Seattle : Mountaineers Books] Trad. Michał Misiorny. *Annapurna. Pięćdziesiąt lat wypraw w strefę śmierci*. Warszawa : Warszawskie Wydawnictwo Literackie MUZA SA.
- Rébuffat, Gaston ([1994] 2021) *La montagne est mon domaine*. Paris : Gallimard.
- Simmel, Georg ([1908 ; 1992 pour la trad. française] 2003) [*Soziologie. Untersuchungen über die Formen der Vergesellschaftung*. Leipzig : Verlag von Duncker & Humblot] Trad. Sibylle Muller. *Le conflit*. Saulxures : Circé.
- Terray, Lionel ([1961] 2017) *Les Conquêteurs de l'inutile*. Paris : Éditions Paulsen.

Sources Internet

- Day, Henry (2010) « Annapurna Anniversaires. » [Dans :] *Alpine Journal*. N° 11. Récupéré de https://www.alpinejournal.org.uk/Contents/Contents_2010-11_files/AJ%202010-11%20179-189%20Day%20Annapurna.pdf le 16/09/2024. Pour la traduction française, voir : récupéré de https://www.ghm-alpinisme.fr/pdfs/web/viewer.html?file=/data/conferences//conferences1_file_1.pdf le 16/09/2024.
- Lejeune, Dominique (1976) « Les alpinistes dans la société française (vers 1875, vers 1919) ; étude d'un groupe ; étude d'une psychologie collective. » [Dans :] *Revue de géographie Alpine*. N° 4, Tome 64 ; 515-527., https://www.persee.fr/doc/rga_0035-1121_1976_num_64_4_2063 (consulte le 16/09/2024).

8 Appelée en français « culture de l'annulation » ou « culture de l'effacement. »

Orwell, George (1945) « The Sporting Spirit. » [Dans :] *Tribune*, 14 décembre 1945. Récupéré de <https://www.orwellfoundation.com/the-orwell-foundation/orwell/essays-and-other-works/the-sporting-spirit> le 04/09/2024. Pour la traduction française, récupérée de <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/culturesmonde/le-sport-c-est-la-guerre-les-fusils-en-moins-g-orwell-1945-2-4-la-guerre-un-sport-comme-les-autres-7282852> le 04/09/2024.

Received:
05.01.2025

Reviewed:
22.02.2025

Accepted:
18.11.2025